

Amanda Hopkinson

Le Centre britannique de traduction littéraire

Amanda Hopkinson dirige le British Centre for Literary Translation (BCLT), à l'université d'East-Anglia. Parmi ses plus récentes traductions littéraires, on peut citer l'auteur français Dominique Manotti (À nos chevaux !, en collaboration avec Ros Schwartz), le Mexicain Juan Villoro (La Casa pierde) ainsi que l'Argentin Rodolfo Fogwill (Los Pichiciegos, en collaboration avec Nick Caistor).

Le Centre britannique de traduction littéraire a été créé pour donner une meilleure image de la traduction et des traducteurs littéraires. On doit ce concept original au grand écrivain W. G. (« Max ») Sebald qui, pendant treize ans, a enseigné les études allemandes à l'École des études européennes de l'université d'East-Anglia. Totalement bilingue, Max a choisi d'écrire dans sa langue maternelle et de collaborer étroitement avec ses traducteurs, d'abord avec Michael Hulse, puis avec Anthea Bell. En 1989, il a posé les bases de ce qui allait devenir un centre de recherche unique en son genre dans l'actuelle École de création littéraire, accueillie dans le département de littérature de l'université d'East-Anglia, à environ quatre-vingts kilomètres à l'est de Cambridge.

Défendre la traduction littéraire par rapport à la simple traduction littérale constituait alors le premier critère. Dans un pays où l'on trouvait normal que de « vrais écrivains », le plus souvent des poètes et des dramaturges, soient appelés à transformer des versions « littérales » en textes anglais « corrects », le concept du traducteur-créateur littéraire était entièrement nouveau. D'où l'importance symbolique de mettre la traduction littéraire au cœur de l'École de création littéraire.

Nos deux principales sources de financement sont l'université d'East-Anglia (UEA) et l'Arts Council of England (ACE)¹. Chargé de dispenser un cursus universitaire complet sur la traduction littéraire, le BCLT, qui se sent aussi des responsabilités envers la profession tout en souhaitant toucher un public plus large, offre un programme annuel de manifestations ouvert à tous, par le biais de débats théoriques ou d'exercices pratiques. Si l'UEA finance les cours ainsi que la supervision des examens de troisième cycle et l'ACE les dépenses administratives et de personnel, nous sommes tenus de trouver un financement propre pour chacune des manifestations que nous organisons.

Ceci est possible grâce à des subventions et à divers partenariats. En ce qui concerne les premières, nous avons bénéficié, pendant des années, de l'aide de la Commission européenne pour notre université d'été et nos résidences de traducteurs, mais aussi de celle de fondations privées (comme par exemple, la Foyles Foundation et le Charles Wallace (India) Trust, qui aide les étudiants indiens de passage). En collaboration avec divers partenaires, nous organisons des tournées d'écrivains étrangers et de leurs traducteurs, et assurons leur présence lors de manifestations annuelles importantes telles les Journées de la traduction littéraire (qui se déroulent dans des bibliothèques publiques et à l'occasion de fêtes du livre) ; nous participons à la remise de prix de traduction qui s'accompagne de lectures faites par les traducteurs ; nous invitons des écrivains – Seamus Heaney, Tariq Ali, Carlos Fuentes, Claudio Magris ou Susan Sontag – à prononcer la conférence inaugurale Sebald (ex-St Jerome Lecture) sur la traduction littéraire, au South Bank Centre de Londres.

Ces partenariats se sont développés avec succès pendant de nombreuses années mais ils exigent de nous beaucoup de temps et d'énergie. Chercher de nouvelles sources de financement indépendant nous détourne de notre mission principale, sans compter que le directeur et le directeur-adjoint sont censés être des traducteurs littéraires en activité et consacrer au minimum une journée par semaine à l'écriture. Mais nous détestons laisser échapper un projet, en particulier au moment où la Grande-Bretagne s'est enfin ouverte à l'idée qu'on ne peut pas se passer de traduction (le poète Ian Macmillan déclarait récemment dans l'émission de radio « The Verb » diffusée en *prime-time* : « La traduction littéraire est aujourd'hui incontournable »).

(1) Organisme gouvernemental responsable du financement des activités culturelles.

Pour certains d'entre nous, c'est le travail de toute une vie. Pour d'autres, comme les locuteurs des 350 langues² actuellement parlées dans les écoles primaires de Londres par les nouveaux venus dans notre pays, cela fait partie intégrante de la transmission culturelle. Cependant, jamais jusque-là, on n'avait constaté une telle disparité entre la richesse linguistique et le très petit nombre de langues enseignées dans nos établissements scolaires et universitaires. Non seulement nous n'avons pas su nous adapter à l'afflux de langues de l'hémisphère sud et de « la nouvelle Europe » (les langues les plus communément parlées dans notre capitale sont le yoruba et le portugais) mais chez les immigrés chinois et indiens de troisième génération, par exemple, la pratique de la langue maternelle reste limitée au cercle familial ; en outre, les langues d'Europe occidentale traditionnellement enseignées chez nous disparaissent rapidement des programmes scolaires par suite d'interventions désastreuses du gouvernement.

Le BCLT a donc pour mission essentielle de faire prendre conscience de l'importance de la traduction littéraire en tant que telle. Si nous nous contentons d'attendre que la nouvelle génération d'enfants d'immigrés écrivent en anglais et conformément aux normes littéraires occidentales, nous faisons définitivement une croix sur la chance de transmission d'une grande diversité de traditions culturelles. On peut aborder ce problème de différentes manières : nous avons choisi d'organiser des tournées de poètes s'exprimant dans leur langue maternelle accompagnés de leurs traducteurs, des ateliers de *slang slam* au Festival du livre d'Edimbourg, et d'introduire également des langues minoritaires dans notre université d'été (récemment le polonais, le tchèque, le catalan et – cette année – deux langues « indigènes », le gallois et le gaélique).

Mais c'est là où le bât blesse. Le BCLT devait recevoir des fonds de la Commission culturelle de l'UE afin de l'aider à couvrir les dépenses considérables liées à l'organisation de ces ateliers intensifs d'une semaine avec des écrivains et des traducteurs de métier, en huit ou neuf langues. C'était un financement indispensable et dont les effets allaient bien au-delà de la seule amélioration du niveau de la traduction en anglais. Cette université d'été est un véritable événement international qui a également inclus dans son programme deux langues non-européennes très parlées au sein de la CE, le turc et l'arabe.

(2) Selon le professeur David Crystal de l'Université ouverte, s'appuyant sur des statistiques gouvernementales.

L'anglais n'est pas seulement la langue mondiale *par excellence*, c'est aussi la seconde langue choisie par toutes les autres nations – même la Mongolie se vante de pouvoir annoncer dans ses aéroports et ses gares : « L'anglais est notre seconde langue ». Des écrivains étrangers traduits en anglais sont assurés d'une très large diffusion dans les pays où l'on vend le plus de livres, ce qui explique le besoin considérable en traducteurs de langue maternelle anglaise.

Cela n'a pas empêché la CE de lancer des audits et, dans deux cas, des contre-audits sur les subventions accordées, chaque année, au BCLT. On ignore ce qui a motivé un tel gaspillage de l'argent public, étant donné la modicité des sommes sur lesquelles portaient les enquêtes. Il n'en reste pas moins que le personnel du BCLT a consacré tant de temps à répondre à ces audits qu'il n'a pas eu le temps de rechercher d'autres sources de financement. C'est la raison pour laquelle, cette année par exemple, nous avons dû quêmander des fonds à neuf institutions culturelles de neuf comtés différents afin de financer nos ateliers de traduction. Nous nous sommes tellement mobilisés pour répondre aux exigences de la CE et trouver des financements pour notre université d'été que nous avons dû suspendre les résidences de traducteurs, faut d'avoir pu trouver des sponsors.

Pourtant, depuis trois ans que je suis en poste, les demandes d'informations que nous recevons chaque semaine, notamment sur les résidences de traducteurs, ont beaucoup augmenté. Si cela justifie déjà de poursuivre notre action par le biais de RECIT (Réseau Européen des Collèges Internationaux de Traducteurs) et du Commissaire européen à la culture Harald Hartung, nous avons également obtenu des résultats inattendus hors des frontières européennes. Notre programme, généreusement financé par le Charles Wallace (India) Trust et le British Council a doublé le nombre des traducteurs indiens invités dans nos résidences et nous collaborons maintenant avec le British Council de Buenos Aires pour faire venir un traducteur argentin. Il est d'ailleurs prévu que le British Council développe son réseau extra-européen.

À la différence des autres membres de RECIT, notre offre en matière de résidences de traducteurs reste limitée. Pour des raisons liées à son histoire et à son fonctionnement, le BCLT n'est qu'en partie une « maison des traducteurs ». Nous serions ravis d'apporter notre contribution aux échanges culturels européens en enrichissant notre diversité culturelle grâce à la traduction littéraire, mais le peu d'encouragements que nous avons reçu des institutions européennes concernées nous a finalement conduit à nous développer dans de nouvelles directions.

Site Internet : www.bclt.com.

Contact mail : bclt@uea.ac.uk

Le BCLT édite une revue bi-annuelle In Other Words qui présente des essais, des articles et des recensions sur la théorie et la pratique de la traduction ainsi que des comptes-rendus des activités du BCLT.

traduit de l'anglais par Jacqueline Lahana